

Antoine et... la bande des Capucines

Tome I

Le repaire des justiciers

DU MÊME AUTEUR :

Tu t'es posé sur moi

Livre autobiographique
sur la vie de mon frère jumeau et moi

De la poésie à la chanson

Régisseur de cinéma

Récit d'un condamné

Et si c'était vous ?

Je renais de mes cendres

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN 978-2-9574224-0-1

Philippe Anno

Antoine et... la bande des Capucines

Tome I

Le repaire des justiciers



Composition photo de couverture de Patrick Varotto
www.photovarotto.com

Résumé du tome I

Le repaire des justiciers

ALORS QU'IL REVENAIT DE L'ÉGLISE, Antoine flânait, l'esprit rêveur, comme à son habitude. Il se trompa de route pour rejoindre sa maison, sur un chemin de terre en cul-de-sac il tomba sur un terrain vague en friche, mais avant de rebrousser chemin il vit au loin une drôle de maison sortir de la végétation. Ce qu'il ne savait pas encore, c'est qu'elle allait devenir son paradis sur terre et celle de ses compères.

Cette bande de cinq camarades, âgés de treize à quatorze ans, se faisait appeler « la bande des Capucines » un surnom inventé par Sophie pour désigner la bande des quatre plus une. Antoine, Alex, Félix, Arthur et Sophie étaient les meilleurs amis du monde...

De ce quartier général, ils ne manquaient jamais une occasion pour plaisanter et faire les plus belles bêtises, jusqu'au jour où ils décidèrent d'en faire un repaire de justiciers... La première fois qu'ils conspirèrent fut pour aider une vieille dame... Ce que les adultes n'avaient pas le courage de faire, la bande était là pour remettre de l'ordre...

Mais avant de vous raconter les vacances inoubliables d'Antoine au manoir de Malberg que vous découvrirez dans le deuxième tome, il faut que je vous raconte où tout a commencé...

Résumé du tome II

Le manoir de Malberg

LES COURS VENAIENT DE SE TERMINER pour laisser place aux grandes vacances. Quand la grille se referma derrière Antoine, Alex, Arthur, Félix et Sophie, ils jetèrent leurs cartables en l'air, signant la liberté retrouvée, en criant de toutes leurs forces : « À nous le bon temps ! »

Mais Antoine avait oublié qu'on viendrait perturber son petit monde. Ses parents l'avaient inscrit pour la première fois dans une colonie de vacances pour ados, au manoir de Malberg en Poitou-Charentes. Qu'allait-il devenir sans ses amis ? L'enfer qu'il croyait vivre est devenu des vacances inoubliables...

*L'amitié c'est comme un vin de qualité,
plus elle vieillit, meilleure elle est !*

*N'oublions jamais que l'essentiel tient dans une main !
L'amitié !*

*Celui qui n'a pas d'amis se reconnaît,
il a souvent l'hypocrisie de se rabattre sur ses ennemis !*

Philippe Anno

Préface

L'HISTOIRE DE LA BANDE des Capucines est le fruit de mon imaginaire d'adulte. Lorsque je l'ai écrite, c'est comme si je plongeais dans un autre monde, devenant aventurier, explorateur, justicier, philanthrope. Comme si des ailes m'emportaient, je devenais Antoine, Alex, Arthur, Félix et Sophie.

Cette histoire, semée de vérités, est le rêve d'un adulte retrouvant son enfance. Qui n'a jamais imaginé des châteaux en Espagne, des contes de fées, des guerres de boutons... ? Qui pourrait dire où est la réalité et où s'arrête l'invraisemblable ? Ne faut-il pas revenir en arrière pour trouver le bonheur ? Nous, les grands, croyant avoir tout compris de la vie, sommes-nous vraiment les plus heureux dans ce monde d'adultes, ne laissant aucune place à l'esprit farfelu ? Faut-il toujours être sérieux et ne jamais sortir du droit chemin ? Je crois que l'essentiel est de rêver sa vie...

« Qu'a-t-il encore imaginé aujourd'hui, cet enfant ? » Voilà un refrain qu'on entend assez souvent de la bouche des adultes. C'est pour moi la plus belle réflexion qu'on peut lui faire. Ce qu'il invente développe sa curiosité et son éveil.

Ce qu'il imagine devient évident, un besoin de voir la vie en couleurs.

Se laisser aller dans nos rêves d'enfants, dans l'imaginaire, dans ce monde de l'invraisemblable, apporte un bien-être à notre monde d'adulte. Si notre vie se limite au réel, elle ne peut que ressembler à cette pierre qu'on pose pour construire un mur. Une pièce utile à l'édifice, mais qui n'a aucun intérêt si vous la privez de tout son sens, aussi futile qu'il soit. C'est à soi-même d'imaginer à quoi elle peut ressembler. Est-elle à nos yeux une matière vivante ou une pierre sans vie... ?

L'imaginaire commence par ces mots : « Ce que je regarde peut devenir ce que je vois ! »

Quand je regarde mon piano, ce que je vois me rend heureux. C'est un clavier de touches blanches et noires qui chantent sous mes doigts. La mélodie qu'il en sort devient vivante, joyeuse ou triste, m'apportant des émotions et de la joie. Quand je regarde mon piano, je ne vois jamais quatre pieds et un bloc de bois !

Les adultes ont parfois la fâcheuse habitude de trouver que les enfants ont des réflexions de grandes personnes, ce sont les mêmes qui s'arrangent pour dire qu'ils sont trop petits pour comprendre.

Ce qui compte c'est de rêver. Le jour où le monde ne rêvera plus, je pense qu'on sera proche de l'extinction...

Philippe Anno

CHAPITRE I

Quatre amis... pourquoi pas une de plus... ?

ANTOINE, ALEX, FÉLIX ET ARTHUR sont des amis depuis toujours. C'est simple, la rue Georges-Basquin les a vus naître. Cette bande d'amis, fidèles à l'esprit des gamins de rue, s'est toujours promis qu'aucune fille ne viendrait bouleverser leur amitié. Pourtant, un jour d'école, une exception s'appelant Sophie dérogea à la règle. La bande des quatre devint alors la bande des quatre plus une. Mais il faut admettre que cette fille ne ressemblait à aucune autre.

Sophie était plus masculine que féminine. Une apparence accentuée par ses tenues vestimentaires. Elle traînait toujours en pantalon, des chaussures ressemblant à des rangers militaires, tenant ses cheveux longs et blonds en chignon, qu'elle cachait, une fois sortie de l'école, avec une casquette « à la gavroche ». Elle avait des yeux bleus, un visage fin et une peau blanche. Étonnamment, sa voix si féminine s'accompagnait

quelquefois d'un langage masculin, cru et parfois presque vulgaire, semé d'un jargon populaire et d'une expression inattendue pour finir et commencer ses phrases. Des « oh, con ! », elle en mettait partout. Ce mot aurait valu deux baffes à Antoine, s'il avait osé, rien qu'une fois, le prononcer devant ses parents. Il comprit plus tard, en rencontrant les siens, qu'il ne s'était pas trompé, il suffisait de les écouter parler. Ses origines devaient certainement être du Sud-Ouest.

Le signe qui la distinguait, plus particulièrement, c'était une petite cicatrice sur la joue gauche de son visage angélique, un peu à la Jeoffrey de Peyrac, dans *Angélique, marquise des anges*. Lors d'une bataille aux bâtons avec ses camarades, dans la cour de l'école, Antoine ne vit pas la jeune fille derrière lui. En tournant sur lui-même, il lui assena un coup de bâton. C'est ce coup fatal qui aurait dû les séparer à jamais, pourtant, ils devinrent deux compères inséparables. Dans un premier temps, furieuse comme jamais, elle le traita de tous les noms, en tenant sa joue pissant le sang. Puis elle se ressaisit et sortit, comme on sort un sabre de son fourreau : « Je veux faire partie de votre bande ! » Pris au dépourvu, Antoine accepta à une condition : « O.K. ! Mais pas question de te donner des privilèges de bonne femme. On est tous égaux. » À qui croyait-il avoir affaire ? Son côté garçon manqué n'avait certainement pas besoin d'un traitement de faveur. C'est ainsi qu'elle devint Sophie de Peyrac, la mascotte de la bande, et gare à celui qui oserait la toucher.

Dans cette bande de copains, chacun avait une personnalité et un physique différents. Le plus grand s'appelait Félix, rien à voir avec le chat de la voisine, ou peut-être un peu ! Sur sa couleur de cheveux, noir ébène, je ne sais pas par quel mystère génétique, deux mèches blanches trônaient sur le côté gauche

de sa chevelure. Sa voix et ce qu'il avait dans la tête n'avaient pas mué depuis l'époque du cordon ombilical, et des « zeu-zeu » s'étaient fourrés sur sa langue. Le bon Dieu lui avait quand même laissé un avantage, en lui laissant prendre de la hauteur. Du haut de son mètre soixante-dix, filiforme comme un spaghetti, on se demandait comment il pouvait tenir sur ses deux échasses. Cependant, il avait l'avantage de dominer nos petites têtes. Un aspect physique lui rendant souvent des services pour chaparder les bonbons quand, par exemple, sa mère les cachait en haut du placard, croyant que son fils était assez stupide pour ne pas venir y toucher. Elle les aurait cachés au plafond, ce ne serait que peine perdue. Son principal défaut aurait pu en faire fuir plus d'un, car bien souvent il faisait saliver ses copains avec ses friandises, ne souhaitant pas partager. Il les montrait, la main tendue vers le ciel, sachant qu'il serait impossible de les atteindre, et les agitait comme des grelots à la messe du dimanche. Un jour, ses amis furent suffisamment agacés par son comportement qu'ils décidèrent de se rallier pour lui dérober le précieux butin. Sophie, prise d'un coup de folie, lui mordit le mollet, séance tenante il lâcha les bonbons. On se serait cru dans *Le Corbeau et le Renard*, une fable de La Fontaine. Mais là, de belles paroles n'auraient pas suffi avec Félix... Depuis ce jour il avait changé, il devint l'ami qu'on attendait.

Arthur venait d'un pays du Sud, le Portugal. Il avait également les cheveux noir ébène, mais pour le reste, rien à voir. Il avait de l'embonpoint, le cou réduit au ras des épaules, des pieds positionnés comme des pattes de canard et sans parler de sa taille, avec ses cheveux il aurait pu chatouiller les aisselles de Félix. « Pour l'histoire, on dit des Portugais qu'ils naissent avec une taloche à la main et que ce sont les meilleurs ouvriers du bâtiment. Il paraît que les parents, pour savoir ce

que feront leurs fils comme métier, ils les jettent contre un mur à la naissance. J'ai du mal à le croire ! S'il reste accroché, il sera plâtrier, s'il tombe, il sera carreleur. De l'humour... J'espère ! » Enfin, cela dit, Arthur, malgré son jeune âge, n'étant ni plâtrier ni carreleur avait cependant des mains en or. Quand il venait voir Antoine, bien souvent il le voyait aider ses parents à construire leur maison, ne pouvant s'empêcher de mettre la main à la pâte, il relevait ses manches pour les aider. Il fallait voir avec quel courage il montait les murs. Il avait cela dans le sang. Un Portugais, quoi !

Quant à Alex, c'était l'intellectuel de la troupe. Ni trop grand ni trop petit, des cheveux bruns qu'il gominait avec de la brillantine, une façon de copier son père. Sur le nez, il portait une paire de lunettes rondes qu'il ne cessait de remonter en levant les sourcils. Mais malgré nos conseils de les fixer avec un élastique derrière les oreilles, il n'a jamais voulu nous écouter. Je crois qu'il était un peu têtù ! Son passe-temps favori était dans les bouquins parce qu'il voulait devenir ornithologue. Quel était le rapport entre vouloir observer les oiseaux et avoir la tête comme une coucourde ? Sa passion c'était comme pour la brillantine, il l'avait héritée de son père. Un homme qui aurait mieux fait de vivre sa vie de célibataire, laissant sa femme tourner en rond dans sa maison comme un oiseau dans sa cage, seule le plus clair de son temps.

Le plus petit d'entre eux et le plus jeune, c'était Antoine, il ressemblait à un mannequin, mais en miniature. Un physique à faire tomber les filles, des cheveux blonds mi-longs, des yeux bleus en amande, une taille proportionnée, un cœur blagueur et généreux, même sa petite tête était remplie d'imagination et d'invention. Comme si le bon Dieu avait décidé de laisser le meilleur à un seul homme, laissant le mauvais aux

autres. À faire plus d'un jaloux chez les bipèdes de la gent masculine. Ses qualités ne s'arrêtant pas là, il avait hérité également de la sagesse et du pouvoir de commander.

Ils formaient, comme on pouvait le voir, une tribu bien homogène... « Mais, comme on dit, ce sont les différences qui font la richesse d'un peuple ! »

CHAPITRE II

La fine équipe... !

CHACQUE SOIR, à la sortie de l'école, c'était à celui qui voulait arriver le premier au quartier général. Antoine donnait le coup de sifflet pour le départ, et c'était parti pour une course-poursuite infernale. Elle ne manquait jamais de piment, chacun voulant arriver le premier, ils jouaient du coude à coude et du « attrape-moi les vêtements », slalomant dans les ruelles, comme un skieur sur sa piste, avant d'atteindre le blockhaus.

Jamais un de ses amis ne put rattraper Antoine, galopant comme un lapin malgré sa petite taille. Quand le reste de la bande arrivait à la caverne de béton, servant de Q.G., ils vivaient comme les rois du monde, jouant à tous les jeux inimaginables et parfois dangereux.

Mais un soir Alex raconta une histoire triste qu'on infligea au chat de sa voisine. C'est depuis ce jour qu'ils devinrent des justiciers. Des conspirateurs pour déjouer la méchanceté de certains. C'était devenu leur principale occupation après l'école. Sachant que les adultes ne jouaient pas leur rôle de grandes personnes, ils décidèrent de faire le nécessaire...

Chacun de la bande se mit à guetter les individus suspects ; un homme maltraitant son chien ou sa famille, un voisin prêt à tout pour faire chier celui d'à côté, un curé pareil à un chef de la Gestapo, un milicien oublié dans les annales... Ils avaient tous le droit au châtiment divin. Une manière de leur donner une bonne leçon pour qu'ils comprennent et ne recommencent jamais. Tout cela sans violence, bien sûr ! Ils devinrent les vengeurs masqués, les incorruptibles de la bande des quatre plus une. Le plus difficile fut de ne jamais se faire prendre...

Semblables à Zorro, ils montraient, au regard de tous, le visage d'un bon samaritain, afin d'éviter l'attention. Comme des enfants bien éduqués, ils étaient polis, serviables, des enfants de chœur avec juste ce qu'il faut d'espièglerie. Une façon de cacher un double jeu. En revanche, lorsqu'ils conspiraient, ils se métamorphosaient comme un loup-garou à la tombée de la nuit, non pas en meurtriers, mais en chevaliers, en mercenaires, en justiciers.

Pour cacher leur véritable identité, au cas où ils auraient besoin de s'appeler pendant un complot, ils s'en attribuèrent une nouvelle. Ils prirent celles des personnages de Robin des bois. Antoine devint Robin de Locksley, un jeune noble insouciant et espiègle, devenant hors-la-loi pour défendre les opprimés et les bonnes causes. Félix souhaita porter le nom du roi Arthur, certainement en raison de sa grande taille, se croyant au-dessus des autres. Arthur prit le nom de Petit Jean, considérant que son embonpoint et sa bonne humeur lui ressemblaient. Alex prit le nom de frère Tuck, un moine n'acceptant plus les discriminations de l'ecclésiastique. Avec ses petites lunettes et son goût pour les livres, il joua le rôle à la perfection. Sophie, quant à elle, devint la belle Marianne, la fiancée

de Robin. Ce fut particulièrement difficile de la persuader d'accepter de prendre cette identité, la considérant comme dégradante pour une femme. Elle, clamant haut et fort le droit à l'égalité des sexes, et plutôt chevalier que princesse. Il fallut la convaincre qu'elle n'avait pas le choix, puisque parmi les personnages principaux de Robin il n'y avait que Marianne. Aussitôt Antoine eut une idée géniale. Connaissant la personnalité de Sophie, son côté chevaleresque et fier, il lui proposa deux identités : « Je te propose de devenir Marianne ou Philomène, la servante de la bande. » En un quart de seconde, son cerveau fit un tour, elle répondit : « Moi ? Servante ? Vous n'y pensez pas ? Je prends Marianne ! » Affaire conclue !

Chacun ayant trouvé sa place, le moment était venu de régler la première affaire.

Mais avant de vous raconter la fabuleuse histoire de ces héros de la bande des quatre plus une, se faisant appeler les Capucines, il faut que je vous raconte où tout a commencé...

Un soir alors qu'il revenait de l'église, Antoine fit une découverte extraordinaire...

CHAPITRE III

Le Pouding... de la bande des Capucines

C'EST BLOCKHAUS, mieux qu'une cabane dans les arbres, c'est Antoine qui le découvrit quelques mois auparavant, alors qu'il se rendait à l'église, comme trois fois par semaine pour apprendre des chants religieux et *tutti quanti*. Un supplice pour lui, mais il n'a pas eu d'autre choix pour faire plaisir à sa maman, une femme pieuse l'obligeant à passer sa profession de foi. Un renouvellement des promesses de baptême qu'il dut accepter. Mais comme « à quelque chose malheur est bon », un soir, vers 18 heures, sur la route du retour à la maison, il rêvassait si bien qu'il en oublia de suivre le bon trajet. Il aurait dû s'en rendre compte, sous ses pieds le revêtement de sol avait changé, l'asphalte avait disparu pour laisser place à la terre battue.

Au bout du chemin, il fut bloqué par une chaîne barrant l'entrée d'un terrain vague en friche. Sur celle-ci une pancarte métallique rouillée ballottait au vent. Lorsqu'Antoine essaya de déchiffrer ses lettrages presque effacés, il put lire : « Entrée interdite – Danger ». Cet endroit entouré de grillages délavés par le temps n'inspirait aucun désir d'y rentrer, pourtant la

curiosité d'Antoine le poussa à franchir cette limite. La végétation très dense l'arrêta à mi-chemin. Il essaya de se mettre sur la pointe des pieds, faisant de petits sauts pour voir plus loin, quand il vit au milieu de ce terrain couvert de ronces, d'arbres sauvages, une masse grisâtre ressemblant à une petite maison.

Il monta dans un arbre pour découvrir un peu plus ce bâtiment. De cette hauteur il ne vit aucune entrée, hormis deux petites lucarnes sans fenêtre, à peine plus grandes qu'une meurtrière de château, disposées à l'horizontale. Il décida de grimper plus haut, découvrant un peu plus cette forme. Elle lui fit penser à un pouding. Quelle drôle de comparaison ! Certainement parce que c'était son gâteau préféré. Un gâteau que sa maman lui préparait avec amour avec le reste de pain dur, ajoutant des grains de raisin sec et un peu de rhum. Il avait la forme d'un bol retourné, et une fois refroidi il prenait une couleur grisâtre parsemée de taches marron. C'était le gâteau des pauvres, comme le pain de seigle, disait-on, que les jeunes d'aujourd'hui ne peuvent pas connaître.

Il descendit de l'arbre, puis essaya de s'enfoncer dans cette jungle. Mais sa témérité et sa curiosité ne suffirent pas à continuer ses recherches. Le jour s'estompait, il lui demandait de rebrousser chemin et d'attendre le lendemain pour découvrir ce trésor avec la bande.

Sur le retour à la maison, excité comme une puce, il s'imaginait découvrir un château en Espagne. Il pensait en parler à ses parents en rentrant..., puis se ressaisit en se demandant si c'était une bonne idée. Après tout, seraient-ils d'accord qu'il vienne flâner dans cet endroit ? Ne souhaitant pas obtenir un refus, il décida de garder son secret.

Même sous la torture... je garderai mon secret !

À 7 H 30, ANTOINE retrouva ses amis dans la cour de récréation. Il leur raconta son histoire, enjolivant ce qu'il venait de découvrir par des détails pris parfois dans son imagination. Par la nouvelle et la poudre aux yeux qu'il venait de jeter, ses amis, surexcités, devinrent incontrôlables. Ils s'extasièrent ouvertement par des cris de joie, sans se rendre compte qu'on les regardait, attirant la curiosité des écoliers. Antoine fut le seul à les percevoir. Ils s'approchaient à grands pas comme un troupeau attiré par le foin, formant un cercle de plus en plus petit autour de lui et de ses amis. Pour calmer leur enthousiasme il détourna la conversation en parlant de la pluie et du beau temps, informant ses copains par des coups de pied et de coude. Félix n'avait pas compris la raison de ces gestes, croyant qu'il s'agissait d'un nouveau jeu, il flanqua un coup de pied à Alex, ne tardant pas à recevoir la monnaie de sa pièce par un mouvement brutal et une insulte.

— Dispersion ! chuchota Antoine à ses amis. Ils arrivent !

Comme un automatisme, ils s'éloignèrent en direction de leur classe, laissant Antoine s'arranger avec les curieux.

— Circulez, la fête est finie ! leur cria-t-il en plaisantant.

Mais une bande de voyous, se faisant appeler les « Castors », le provoquèrent, l'empêchant d'avancer ou de reculer. Leur chef, du nom d'Ulrich, mesurant deux têtes de plus

qu'Antoine, un nez comme un pédoncule trônant au centre de sa face, et des cheveux blonds rasés comme une coupe militaire, se plaça devant lui.

Il avait la réputation d'être un enfant turbulent, agressif, et malheureusement dépourvu d'esprit. Il se positionna devant Antoine jusqu'à le toucher de son poitrail en le regardant de haut. Nullement impressionné, il leva les yeux vers lui avec la sagesse d'un bouddhiste, le fixant jusqu'à ce qu'il détourne son regard. Mais il ne fit qu'accroître sa colère par son arrogance et n'eut que pour seule réponse : « Oh, le morpion ! Dis-moi ce que vous manigancez, sinon je te crève ! » dit-il en sortant un canif de sa poche. Mais Antoine ne se laissa pas impressionner et décupla d'imagination, répondant à cette altercation avec mépris, regardant le ciel en tournant sur lui-même. Antoine avait l'assurance d'un esprit fort, sachant utiliser la langue française pour répliquer sans violence. Même si parfois cela ne suffisait pas. Il fit semblant de regarder ailleurs, se moquant indirectement, en lui jouant une tirade à la Cyrano de Bergerac.

— On me parle ? Qu'ai-je entendu ? Y aurait-il un merle moqueur parmi nous ?

Il n'eut pas le temps de terminer sa tirade qu'Ulrich l'attrapa par le colback en l'insultant.

— Oh ! Tu me regardes, gros con. Qu'est-ce que t'as trouvé ? Putain de ta race... !

— Pourquoi tu fais ça, Ulrich ? lui demanda-t-il, ne comprenant pas cette violence.

— Tu vas me répondre ?

Avant de rentrer dans l'établissement, ses amis jetèrent un dernier coup d'œil dans la cour, quand ils virent Antoine se faire alpaguer par la chemise et soulever sur la pointe des

pieds, secoué comme un pantin désarticulé. Séance tenante ils accoururent à son secours. En voyant son ami se faire maltraiter, Sophie se mit dans une colère noire et fut la plus rapide à intervenir. Sans réfléchir qu'elle s'attaquait à des garçons, dans son élan elle balança de toutes ses forces un coup de rangers dans les roustons du chef. Il se plia en quatre de douleur, roulant sur le sol, les mains entre les jambes. Elle l'acheva par des insultes violentes et un crachat dans la figure, sous le regard effaré de ces complices. Ils ne bougèrent pas le petit doigt, apeurés à l'idée de recevoir la même punition. La bande des Capucines fit barrage, positionnée comme un chien de défense autour d'Antoine. Quand la cloche sonna l'heure de la rentrée, ces voyous traînèrent leur chef à l'abri, mais bien qu'il soit encore à terre, il se comportait comme un petit roquet aboyant pour un rien. Avec la prétention d'un vainqueur, il hurla en direction de la bande : « On se retrouvera ! Bande de connards ! » dit-il l'esprit enragé en montrant son poing d'une main et de l'autre soulageant la douleur de son entrejambe. Sur ces mots, Antoine s'approcha de lui et se mit à faire la plantomanie, comme un acteur sur scène, balançant les bras à tout vent pour s'exprimer ironiquement :

— Je n'avais pas fini, monsieur... Ulrich ? Ah, non ! C'est un peu court jeune homme ! Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit, vous m'auriez dit : « J'ai encore plus d'un atout dans mon sac et ce que je veux, je l'obtiens toujours. De gré ou de force, je vous conseille de choisir entre les deux. Celui qui pourrait ne pas vous rendre malheureux, par exemple. À bon entendeur, j'espère que les mots suffiront à vous faire peur ! » Et moi, je vous aurai répondu : « De vous à moi, monsieur, le plus fort ne se voit pas dans l'apparence, mais dans l'esprit et la bienveillance. Je vous attendrai, monsieur, avec les mots,

mais s'il le faut, monsieur, vous trouverez mes poings coupants comme une faux. »

Ses amis n'en crurent pas leurs yeux et leurs oreilles. Ils soulevèrent Antoine comme s'il venait de remporter la Coupe du monde de football, criant et louangeant sa performance verbale jusqu'à l'entrée de l'établissement.

— Tu m'épateras toujours, Antoine. J'ai rarement vu autant de mots dans une tête ! lui dit Alex.

— Reposez-moi maintenant. J'ai l'air de quoi ?

— D'un mec intelligent, répondit Félix.

— En plus tu es gentil, ajouta Sophie, faisant rougir Antoine.

— C'est bon maintenant, reposez-moi !

— Il faut qu'on se grouille ! Il n'y a plus personne dans les couloirs, cria Alex à ses amis.

— On se voit à la cantine ? demanda Félix.

— O.K. ! C'est quoi au menu ? demanda Antoine.

— Des patates ou des frites ! lui répondit-il.

Antoine répondit par un sourire et un merci, ajoutant :

— Alors, on mange ensemble pour midi. À tout à l'heure ! Et merci, mes amis, de m'avoir défendu. Surtout toi, Sophie, tu es un vrai pitbull ! Tu es géniale, ma Sophie.

— À tout à l'heure, Antoine ! Tu aurais fait pareil pour moi ! cria-t-elle, alors qu'il s'éloignait en courant vers sa classe.

— Jamais ! dit-il en rigolant. Deux fois plutôt qu'une, ma chère Marianne ! cria-t-il en se reprenant.

* *

*

Quand la bande se retrouva au déjeuner, la conversation tourna autour de la mésaventure d'Antoine et de l'héroïsme de Sophie, entrecoupée de rires et de moqueries. L'ambiance atteignait son paroxysme quand ils virent arriver Ulrich tenant son plateau-repas dans les mains, suivi de ses compères diaboliques. Il avançait dans l'allée principale du réfectoire, se dandinant comme un canard au rythme d'un escargot, le visage tendu exprimant une douleur certaine. Lorsqu'ils arrivèrent à leur hauteur, Antoine se fit un malin plaisir pour l'interpeller et se moquer :

— Alors, mon ami, aurais-tu encore des revendications à apporter ? Ça doit faire mal ? dit-il le visage grimaçant.

Ulrich se pinça les lèvres de colère et tourna les talons en direction opposée, jetant son regard en arrière, il répondit :

— On n'en a pas fini, mon gars !

— Le roquet jappe encore ! Il n'a pas dû comprendre la leçon, dit Antoine à ses amis, pris de fou rire. Aurais-tu besoin de Sophie pour t'en souvenir ? répondit-il à Ulrich.

— T'inquiète ! Elle aussi, elle aura droit au chien de ma chienne.

— Ouaf ! ouaf ! répondit Sophie.

La sonnerie de l'école étant le moyen principal de communiquer aux enfants, elle leur rappela la fin du repas et le début des cours. Comme des abeilles voltigeant autour d'une ruche, ils partirent rejoindre leur classe.

Mes amis et mon blockhaus !

LA JOURNÉE D'ÉCOLE arrivait à son terme. Quand la sonnerie retentit, ces enfants décampèrent comme si on avait crié au feu, laissant derrière une cour vide et un son de cloche à peine fini. Nos joyeux compères de la bande des Capucines, comme une meute et son chef, marchèrent fièrement en direction du terrain vague. Ils avaient oublié l'altercation de la journée pour laisser place aux rêves et aux projets.

— Vous allez voir : cet endroit est extra ! dit Antoine à ses amis, certain qu'ils penseraient la même chose.

Quelle fut leur surprise quand ils arrivèrent ! Malgré l'excitation d'Antoine et ses louanges, ils restèrent muets face à ce décor de désolation, face à ce terrain en friche où la végétation leur passait au-dessus de la tête. Ils se demandèrent ce qu'ils pourraient en faire.

— Alors ! Je ne vous avais pas dit qu'il était extraordinaire cet endroit ?

— Il est à quelqu'un ? demanda Arthur.

— Je ne crois pas, répondit Antoine.

— Ça ne m'étonne pas !

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que ! Qui voudrait d'un endroit pareil ?

— Tu ne le trouves pas beau ?

— Le mot est bien trop fort. Il n'a rien d'intéressant. Tu as vu le boulot ? C'est la forêt vierge ici !

— C'est parce que tu n'arrives pas à te projeter !

— Ce qui est sûr, c'est que j'ai envie de me projeter, mais ailleurs ! Que veux-tu qu'on fasse ici ?

— La fête ! La nouba ! Les fous ! Rêver ! Chanter ! Danser ! Faire de cet endroit un paradis rien qu'à nous.

— Rêver ? Mais de quoi ? C'est moche !

— Tu m'embêtes, maintenant ! Si tu n'as pas envie de rester, tu peux partir, Arthur.

— Pas besoin de le dire deux fois, dit-il vexé.

Arthur commençait à partir quand Antoine le rattrapa par l'épaule.

— Allez ! Reste, s'il te plaît ! Je vous ai déjà déçus, les amis ?

— Oui ! répondirent-ils en chœur.

— C'est vrai ? répliqua-t-il l'air surpris.

— Non, ce n'est pas vraiment ça, répondit Alex. Mais des fois, tu es têtu et arrogant. Et ça, ça m'énerve.

— Je ne suis plus votre ami ?

— Mais si, répondit Sophie.

— Alors, faites-moi plaisir et donnez-moi une chance. Si vous n'aimez toujours pas cet endroit, quand on l'aura débroussaillé, promis, on abandonne. Ça vous va ?

Ses amis se regardèrent en silence, soufflant pour montrer à Antoine un manque d'enthousiasme, puis sourirent. Comme s'il connaissait la réponse avant qu'ils ne parlent, Antoine sauta de joie, souhaitant former un cercle en se tenant par les épaules pour lier leur amitié.

— Merci, mes amis ! Vous verrez, vous ne le regretterez pas.

— J'ai déjà des regrets ! Tu as vu le boulot ? répondit Félix.

— Et alors ! Tu n'es pas seul, on forme une équipe, non ? Qui t'a dit qu'on fera ça en un jour ? Personne !

— Oui ! répondit-il en reprenant son sourire.

— Demain soir après l'école on revient avec des outils pour débroussailler... Prenez ce que vous pouvez ! On partira directement de l'école après les cours.

— Je dois rentrer ! Mon père m'attend pour voir un film sur les oiseaux migrateurs, dit Alex.

— Alors, si ton père t'attend, cours vite ! répondit Arthur.

— Et si on y allait nous aussi ? demanda Sophie.

— Tous à la rue Basquin ! cria Antoine.

Ulrich !

LE LENDEMAIN ils se retrouvèrent dans la cour de l'école à l'endroit habituel. Un coin retranché de l'établissement scolaire, abrité par un tilleul, cerné par un rempart et les toilettes des filles. Chacun de la bande des Capucines s'empressa de montrer fièrement l'outil qu'il cachait dans son cartable de cuir. Alex fut le premier à dévoiler son sac, regardant dans tous les azimuts pour éviter d'être vu. Comme un voleur et son butin, il montra deux sécateurs, Félix, une faucille, Sophie, un coupe-branche, Arthur, une scie à bois, et Antoine, deux énormes couteaux et une hache de boucher.

— Si le dirlo nous voit avec tout ça, on part direct au cachot ! dit Arthur en rigolant.

— Pourquoi ? Tu comptes lui montrer ? répliqua Antoine.

— Bien sûr que non ! Où as-tu trouvé tes armes de guerre ? lui demanda-t-il.

— Mon père était boucher à une époque. Il a gardé ses outils de travail dans la cabane du jardin. Alors, j'en profite, dit-il en rigolant.

— Mais si on nous prend la main dans le sac, comment on fait ? demanda Félix. On aurait mieux fait de repartir chez nous récupérer les outils en sortant de l'école ! Je trouve que c'est une connerie de se balader avec ces armes !

— Tu as raison, Félix, mais c'est trop tard ! répondit Antoine.

À cet instant ils entendirent un bruit dans les toilettes, les faisant se taire instantanément, orientant leurs regards dans cette direction. Mais Antoine, au lieu de chasser le renard de son terrier par des menaces, en criant haut et fort de sortir, il préféra jouer à un jeu bien plus amusant. Il demanda à ses amis de ne plus faire un bruit, en posant son doigt sur sa bouche accompagné par une onomatopée, « chut ! ». Il prit le bras de Félix en chuchotant : « Plus un mot, laissez-moi faire ! » Il se mit à parler aussi fort qu'il pouvait afin qu'on l'entende.

— Comment veux-tu que le dirlo le sache ? Il faudrait que les murs aient des oreilles !

Il emporta Félix en le tirant par le bras, suivi du reste de la bande défilant comme des chenilles processionnaires. Lorsqu'ils furent à bonne distance, Antoine se mit à parler à voix haute à ses amis :

— Je ne sais pas qui c'est, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle a tout entendu. Il faut cacher nos outils avant qu'on nous dénonce.

— On va déjà attendre qu'elle sorte ! répondit Sophie. Si je lui demande de ne rien dire peut-être qu'elle le fera.

— Tu crois au père Noël ? demanda Arthur à Sophie.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? Ça va sonner !

— Il faut cacher les outils ! répondit Arthur.

— Qui a une idée ? demanda Antoine.

— Moi ! répondit Félix.

— O.K. ! On t'écoute, Félix.

Félix montra de son doigt une petite lucarne au bas des toilettes des filles, ajourée de barreaux métalliques.

— Vous voyez là-bas ?

— Où ça ? demanda Alex.

— Là-bas ! Au ras du sol à côté de la porte des toilettes.

— Oui, et alors ? demanda Antoine.

— On met tout dans un cartable et on le glisse dans cette cave.

— Avec quoi ? demanda Arthur.

Félix sortit une ficelle de sa poche en l'agitant comme un grelot.

— Qui c'est le plus malin ? demanda-t-il en souriant.

— Super ! cria Alex. Je n'en reviens pas que tu as eu cette idée !

— Pourquoi ? dit-il, l'air étonné.

Une question trouvant sa réponse par un souffle collectif et des regards entremêlés.

— Mais il y a encore la personne dans les toilettes ! Il va nous entendre ! s'exclama Antoine en soufflant.

— Je sais comment faire ! répondit Sophie. Je vais au petit coin en chantonnant, comme ça, il n'entendra rien, et n'osera pas sortir. Quand vous avez fini, Antoine, tu siffles un coup. Ce sera le signal.

— On t'attendra à l'entrée principale, Sophie ?

— Non ! Je préfère savoir qui c'est ! Je reste dans les toilettes. Elle finira par sortir ! On se retrouve à la récré de 10 heures, répondit-elle.

— O.K. ! On fait comme ça. Je me propose pour la mission.

Antoine vida son cartable dans celui de Sophie, aussitôt rempli par les outils de ses camarades. Il accrocha une ficelle à la poignée et se dirigea calmement vers les toilettes. Il regarda aux alentours pour agir au bon moment, et glissa le

cartable entre deux barreaux, faisant descendre le colis dans le vide. Il fixa l'autre extrémité de la corde à une des barres verticales et rejoignit la bande aussi calmement qu'il était venu pour ne pas attirer l'attention. La sonnerie appelait les enfants à entrer en classe.

— Voilà, c'est fait ! Juste à temps ! Ouf !

Ils laissèrent Sophie dans les toilettes et franchirent la porte principale. Antoine jeta un coup d'œil derrière lui en pensant à Sophie, espérant qu'il ne lui arrive rien. Quand la cour fut vidée de ce petit monde agité, exempt du moindre bruit, le trouble-fête daigna enfin sortir de sa cabine de toilettes. Sophie était montée sur la cuvette, les pieds en équilibre sur les rebords, laissant dépasser sa tête du haut de la cloison. Elle n'en crut pas ses yeux quand elle vit sortir Alfredo, un sbire d'Ulrich, le meneur de la bande des Castors. « Que faisait-il dans les toilettes des filles ? se demanda-t-elle. Il ne connaissait pas notre rendez-vous de ce matin ? Mais que faisait-il là ? Il faudra tirer cela au clair avec les copains », pensa-t-elle !

* *
*

À 10 heures, la sonnerie annonçait la récré. Les portes des classes s'ouvrirent laissant sortir des enfants agités. Courant, chahutant, criant dans les couloirs, prêts à n'importe quoi pour ne pas perdre ce temps précieux de liberté. Sur le parvis, face à l'entrée principale, pour la première fois, un comité d'accueil veillait à la sortie des écoliers. Comme des sentinelles aux aguets, le directeur était accompagné de deux professeurs et du petit voyou de la bande des Castors, Ulrich, siégeant comme un énarque à ses côtés, parce qu'il croyait obtenir sa revanche sur l'altercation d'hier avec la bande des Capucines.

Le principal de ce collège se plaça bien en face de la porte, obligeant les élèves à faire une pause avant de le dévier. Au fur et à mesure que se vidait l'école, il sortait du lot les membres de la bande des Capucines. Antoine fut le premier, très surpris par l'accueil qui l'attendait, mais en voyant Ulrich il comprit rapidement la raison de son interpellation. Il fut alpagué par le directeur, ne le ménageant pas, prenant son oreille entre deux doigts qu'il souleva, obligeant Antoine à marcher sur la pointe de pieds.

— Mais vous me faites mal, monsieur ! lui dit-il.

— Ce n'est rien à côté de ce que vous allez prendre, mon garçon !

— Mais qu'ai-je donc fait, monsieur le directeur, pour qu'on me malmène de la sorte ?

— Je vais t'en faire voir du malmenage ! Attends un peu ! Vous le gardez bien chaud ! dit-il en parlant aux professeurs, tout en reprenant sa place de gardien la paix. Vous ne bougez pas de là, monsieur Antoine Lebrun ! avec le doigt pointé sur lui. Surtout, gardez bien un œil, qu'il ne s'échappe pas ! insista le directeur d'une voix sévère en demandant à ses deux acolytes de jouer les gardes du corps.

Quand il se remit devant la porte, quelque chose le dérangeait, venant troubler ses pensées au point qu'il ballottait ses yeux de l'entrée à Antoine. Son flegme l'interpellait ainsi que son calme et son sourire, ne faisant pas de lui un coupable. Il ne montrait aucune inquiétude, comme un innocent aux mains pleines n'ayant rien à se reprocher. Avait-il eu raison d'écouter Ulrich et sa dénonciation ? se demanda-t-il.

Comment Antoine aurait-il pu être inquiet, connaissant pertinemment la raison de cette appréhension et de ce qu'il en résulterait finalement ? Sachant maintenant que ce n'était pas

elle mais *il*. Et quel *il* ! Le voyeur des toilettes n'était autre qu'Ulrich, se dit Antoine, savourant sa deuxième victoire, souriant à cet ennemi qu'il n'appréciait guère. Il s'amusait à l'observer en le dévisageant des pieds à la tête. « Tel est pris qui croyait prendre ! Quand le directeur s'apercevra de son erreur, tu peux être sûr, mon gars, que la punition reviendra au traître, au dénonciateur, à toi, Ulrich », se dit-il.

Lorsque tous les enfants furent dehors, et la bande appréhendée, Antoine ne put s'empêcher de poser une question au directeur :

— Qu'est-ce qu'on a fait, monsieur le directeur ? demanda Antoine, l'air étonné.

À cet instant, plusieurs professeurs sortirent de l'établissement, s'exprimant auprès du principal en agitant leurs bras en éventails et en hochant la tête de gauche à droite et de droite à gauche.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Qu'est-ce qu'on a fait... ? demanda Antoine pour la seconde fois.

— Ce n'est pas à vous que je parle, monsieur Lebrun !

— Nous n'avons rien trouvé, monsieur le directeur ! répondit un des professeurs.

— Comment ?

— Oui, rien du tout ! On a fouillé leurs cartables, il n'y a rien de compromettant, reprit l'un d'eux.

— Vous aussi ? dit-il en montrant du doigt le professeur de français.

— Non ! Rien, monsieur le directeur.

— Où as-tu caché les armes ? demanda-t-il à Antoine.

— Des armes ? Pour quoi faire ?

— Ne me prenez pas pour ce que je ne suis pas, monsieur Lebrun. Où avez-vous mis les armes ?

— Et qu'est-ce que vous n'êtes pas ? demanda ironiquement Antoine au principal.

— Je vais appeler vos parents ! lui dit-il, l'air menaçant.

— Et pour quoi faire, monsieur le principal ? Vous leur direz que j'ai des armes ? Mes parents vont vous rire au nez et ils vont surtout porter plainte pour diffamation. Vous accusez leur fils d'un crime qu'il n'a pas commis, monsieur le directeur. Je n'ai rien à me reprocher. Ni moi ni mes amis.

Antoine faisait les questions et les réponses ayant l'art et la manière, finissant par retourner la situation à son avantage.

— Alors, monsieur le directeur, qu'est-ce qu'on fait ?

Ne sachant plus quoi répondre, parce que le bougre avait raison, le principal se tourna vers Ulrich :

— Ulrich, viens ici ! lui demanda-t-il furieusement. C'est quoi cette blague de mauvais goût ? Aviez-vous l'intention de me ridiculiser ?

— Mais... mais... non, monsieur... pas du tout.

— Tu resteras deux mercredis après-midi en colle. Cela t'apprendra à me faire perdre mon temps et celui de tes camarades. Je préviendrai tes parents en personne.

— Monsieur le directeur ! Et nous ? demanda Antoine.

— Repartez en classe ! dit-il en colère.

La sonnerie avait déjà retenti depuis dix minutes, retardant les cours, quand le directeur tourna les talons et se dirigea furieux vers son bureau, vociférant à tue-tête sur ses professeurs pour qu'ils se remettent au travail et fassent rentrer les élèves.

La bande des cinq resta dehors pour rire de bon cœur, observant cette agitation de foire. Antoine posa une question à ses camarades :

— Alors, comment m’avez-vous trouvé ?

Bouche bée, ils restèrent comme pétrifiés pour enfin entendre :

— Étonnant ! de la part d’Arthur.

— Alors, c’est Ulrich qui se trouvait dans les toilettes des filles ?

Sophie lui répondit que ce n’était pas le chef, mais un de ses zigotos, Alfredo. Elle ajouta qu’elle aimerait bien savoir ce qu’il faisait là. La fine équipe se cassa la tête un instant pour comprendre, sans trouver de réponse à cette énigme. Antoine reprit la parole :

— On a eu chaud ! dit-il à ses amis en se frottant le front.

— Oh, le con ! Il a cru qu’on avait des armes ! répondit Sophie en rigolant.

— Laissons ça derrière maintenant ! Il faudra être sur nos gardes désormais. Ils vont certainement recommencer. Mais quand... ?

— Avec ce que Sophie lui a mis dans les roustons et la punition du dirlo, je crois qu’on est tranquilles pour un bon moment ! répondit Alex en riant.

— Je ne crois pas ! C’est plutôt le contraire. Ulrich est tellement en colère, qu’il va chercher par tous les moyens à nous avoir. Il faudra redoubler de vigilance, répondit Antoine.

— Mais comment ?

— Premièrement, ne jamais se balader seul. Deuxièmement, être toujours accompagné.

— Mais ce n'est pas la même chose ?

— Si ! Je voulais savoir si vous suiviez ma conversation, dit-il en plaisantant. Mais sans blague ! Il ne faudra vraiment jamais se balader seul. Pour revenir au cartable, je me propose d'aller le récupérer.

— En tout cas, j'avais raison ! C'est stupide d'avoir apporté ces outils à l'école, dit Félix.

— Oui ! On le sait Félix. Il n'y a que les cons qui ne changent pas d'avis.

— Quand il y aura foule dans la cour, à la sonnerie de quatre heures je récupère le sac. C'est mieux que je sois seul. Je ferais semblant de refaire mon lacet et ni vu ni connu. On se retrouve à l'extérieur dans la ruelle Maupassant. Je vous donnerais le cartable d'outils et ensuite je vous rejoindrais au terrain vague. Il faut que j'aille récupérer la longue faux de mon père chez moi. Alors ! À tout à l'heure les amis ! D'ici là, on se fait discrets. Chacun de son côté jusqu'à 16 heures. O.K. ?

Ils répondirent en chœur par un :

— O.K., chef ! agaçant une fois de plus Antoine par cette qualification qu'il ne supportait pas.

Il se montra plus ferme et répondit :

— Qu'est-ce que je vous ai déjà dit ? Il n'y a pas de chef, il n'y a que de bonnes idées ! Filez ! On se voit tout à l'heure.

« Cela dit, son comportement à prendre les décisions et son coup d'éclat devant le dirlo valait bien un chef ! » pensa Sophie.

Ils rentrèrent en classe trouvant le temps long, scrutant inlassablement l'horloge murale au-dessus du bureau du professeur. La journée n'en finissait pas. Quand l'heure de la fin des

cours fit retentir la sonnerie, Alex, Félix, Arthur et Sophie partirent chacun de son côté, comme une fusée prend son envol, et se rejoignirent dans la ruelle Maupassant. Antoine se dirigea comme prévu vers les toilettes des filles, s'accroupissant au bon moment pour reprendre son cartable. Quand il l'eut dans les mains il l'agrippa comme un attaché-case rempli de dollars, il reprit son souffle pour ralentir son cœur battant la chamade et marcha tranquillement comme si de rien n'était vers la sortie, sans regarder derrière.

Une fois dans la rue, il jeta un bref coup d'œil en arrière pour voir si personne ne le suivait. Il prit une grande inspiration pour retrouver son calme, mais ses jambes continuaient à trembler. Pendant une minute, lui paraissant une éternité, il ne bougeait plus. Dès que son corps reprit du poil de la bête, sans demander son reste il prit ses jambes à son cou, filant comme s'il avait vu un fantôme.

Dans la ruelle, la bande au complet, la peur de se faire prendre avait laissé place à une fierté insolente, les faisant jacasser sur l'aventure du jour, comme s'ils avaient conquis Babylone. Antoine arriva essoufflé. Il se plia en deux les mains sur les genoux pour reprendre son souffle, puis se redressa en disant :

— La prochaine fois, ça ne sera pas moi !

— Quelle prochaine fois ? Même pas en rêve ! répondit Félix.

— Allez ! Je vous rejoins là-bas dans quinze minutes.

Antoine remit le cartable d'outils à ses amis. Il leur cria, tout en se dirigeant vers sa maison :

— On se retrouve là-bas. Vous n'aurez qu'à commencer sans moi, et il reprit sa course.

Quand il arriva chez lui, il passa par le petit portail donnant au fond du jardin. Il récupéra la grande faux du père et se remit en route pour le blockhaus.

